



© Karima Berger. *Dedans I*, Maroc 2001

Carte blanche à Karima Berger

Les lieux du dieu des femmes

*Le Ciel - pour moi - revêt des Signes divers
Parfois, je pense que Midi
N'est qu'un symbole de ce Lieu...
Emily Dickinson*

Le monde autour de nous bruisse d'un intranquille amour pour Dieu. Sa mort est annoncée mais les idoles se multiplient, les unes : Raison, Égalité, Progrès, Laïcité concurrencent le dieu disparu, les autres, veulent contrecarrer l'inéluctable tragédie et s'appellent : Religion, Voile, Chari'a...

Dans nos religions monothéistes, c'est par l'écrit que Dieu s'est manifesté, par une Bible et un Coran, des textes comme des ouragans, des secousses immenses et profondes comme des gouffres.

Mais les femmes, elles, qu'ont-elles à en dire de cette effusion

insensée de sens ? Si notre défiance exprime notre volonté d'échapper à la gangue religieuse, ne nous sommes-nous pas éloignées d'une source vive, notre langue n'a-t-elle pas été coupée de son lieu imaginal ? Car l'écriture n'est-elle pas une réécriture infinie de ce grand Livre, un palimpseste des textes premiers ?

Désenchantées, chassées de ce lieu du religieux, chassées de la fonction liturgique ou interdites d'interprétation des textes ou manipulées pour légitimer les caciques de l'intégrisme... que signifie(nt) ce(s) lieu(x) pour nous ? Serions-nous les étrangères d'une affaire qui ne concerne que les hommes, aurions-nous déserté cette scène de nos premiers personnages, aurions-nous abandonné cette place ou au contraire, nous habite-t-elle de façon secrète au point même que nous ne saurions pas en parler, ses signes en nous n'étant que langage inarticulé ? Car que l'on soit croyant ou non, on ne peut se débarrasser si facilement de ce milieu fondateur que sont nos textes, ce socle sur lequel nos cultures ont été conçues.

Il ne s'agit pas ici du religieux, ce lieu théologico-politique, ce lieu de la ritualisation et de l'orthodoxie canonique, ce Dieu-là est bien trop humain, non, je veux parler des lieux du sacré, cette grande métaphore du cosmos et de l'humain réunis, ce lieu - poétique - qui transcende l'espace et le temps, ce dieu que chacun porte en soi.

La question s'impose pour celles qui écrivent, « On écrit toujours de seconde main » nous dit Sylvie Germain en parlant de la Bible. Femmes d'écriture, quelles figures dominent

cet instinct de dieu en nous ou qu'est-ce qui pourrait y ressembler ? À quoi pourraient ressembler pour nous, ces lieux du dieu des femmes ?

Pour explorer ces lieux, peu fréquentés il faut bien l'avouer, j'ai avancé avec d'autres femmes, marchant en rang ou dispersées, chacune livrant passage à ce que j'appellerai le lieu possible d'un dieu. J'ai convoqué d'abord les textes de quelques unes de mes femmes préférées, celles qui ont fait mon éducation littéraire non pas au sens académique mais au sens du travail de l'écriture et de la vie, celles qui ont travaillé ma poésie et ma sensibilité du vivant et... du divin, celles qui depuis longtemps m'accompagnent : Emily Dickinson, Etty Hillesum, Clarice Lispector, Hélène Cixous. Et puis Colette, redécouverte récemment grâce à Julia Kristeva et enfin, Rabi'a El Adawiya.

Aucune, à l'exception de cette dernière, ne nomme un Dieu connu, dûment référencé dans l'histoire canonique des religions ; pourtant un souffle, un feu consume leurs écrits qui nous déportent hors de l'ordinaire de ce monde.

J'ai aussi convié, pour cette Carte blanche, des femmes écrivaines et poètes : Olympia Alberti, Marie-Ange Sebasti, Leila Sebbar et Peggy Inès Sultan.

Ola Abdallah, Catherine Bendayan, Samta Benyahia, Kareen Didier et moi-même avons tenté d'éclairer de notre vision le mystère de ces lieux.

☆☆☆



© Karima Berger. *Dedans II*, Maroc 2001

9 Mars 2008

Chère Karima Berge,

le sujet est si beau - et votre
lettre bien bonne - mais j'essaierai
de résister à vos bontés : je n'en peux plus
Je deviens malheureusement une mouchette
à écrire des textes, je crève de manque de temps
et je me promets tous les jours d'aller
me bader. -

"Dieu" est partout dans mes textes, même
dans les titres de mes livres. Il suffit
de feuilleter - peut-être pourriez-vous parler,
comme vous le faites si j'étais morte? -

- Pardonnez-moi, chère Karima, je cède
à la fatigue, et pourtant, "Dieu" - - -

- Je t'embrasse

Hélène Cixous

Hélène Cixous m'a été révélée par ce premier livre que j'ai lu d'elle, *Illa*¹, et cette phrase, soulignée, re-soulignée que je retrouve aujourd'hui, mâchée, goûtée, retrouvée avec la même intense joie créatrice : « Les femmes ont besoin de fruits de femmes pour trouver la force de mettre le monde au monde ».

Et le fruit de femme que m'a donné Hélène Cixous, donné pour toujours, c'est le fruit Clarice, le fruit *Agua Viva*², le grand livre vivant de Clarice Lispector que pendant deux années, j'ai étudié dans son séminaire du samedi matin, à Paris VIII, au Centre de recherches en études féminines, où *Je se/me mettais au monde*, « J'étais féconde en ignorances » ; l'écriture vint après.

Hélène dans *Illa*, elle-même sous le charme de Clarice Lispector :

« Je vis Clarice descendre à pas de panthère-lis de l'hémisphère boréal et entrer à pas de parfum d'Arabie par la fenêtre de ma chambre, et je la sentis faire ma connaissance. Elle était suave. De biais, je vis qu'elle était ma mère étrangère, venue d'un pays de l'extrême sud, Libye ou Ethiopie, ou Egypte suprême ».

J'ai tout de suite pensé à Hélène Cixous pour ce qu'elle m'avait donné avec son enseignement et ses livres. Pour le travail autour de cette Carte blanche, elle m'a écrit cette belle lettre, me rappelant que les lieux du dieu de femmes, elle en avait parlé dans ses livres et que le dieu était même présent dans le titre de son premier livre *Prénom de Dieu* et de cet autre *Beethoven à jamais ou l'Existence de Dieu*.

1. *Illa*, Edition des Femmes, Paris, 1980

2. Clarice Lispector, *Agua Viva*, Edition des Femmes, Paris, 1980



© Karima Berger. *Aube*, Valais, Suisse, 2007

J'ai donc choisi pour figurer ce propos, ces pages très aimées de *Illa*

« Alors le livre de Moïse écrivit le nom de Moïse, le livre de Samuel écrivit le nom de Samuel, tous les psaumes de David chantèrent tous ses noms et ainsi de suite... Et les hommes écrivirent leurs livres et les livres écrivirent leurs noms jusqu'à eux...

Mais ceci est et une autre histoire, elle appartient aux Ecritures.

Mais quand une femme se tient dans le désert de l'écriture, attendant ce qui va suivre, elle a une faim qui ne dit pas son nom, mais elle avance une main, dans le noir de la langue et voici qu'une pomme lui est remise dans la maison par une main qui sait. Elle ne voit pas la main mais elle sent la main lui donner le fruit vivant et ses doigts touchent des doigts qui sourient et sourient dans le noir et le sourire passe en son frémissement dans tout son corps par les chemins du sang et arrive à ses lèvres. Et elle se tient dans l'écriture hors des Ecritures, sans les connaissances, et elle avance de cette façon incertaine dans l'ignoré, sans récit, sans tomber, car elle a une forme vivant dans la main qui la soutient... » (p. 199)

Et ceci encore, cette révélation des dernières pages :

« Il y a deux révélation : la révélation continuée et la révélation consignée. Il y a deux savoirs : le savoir connu, le savoir à trouver. Il y a deux connaissances : la connaissance des réponses, la connaissance des questions. Et il y a deux écritures : l'écriture par l'écrit, l'écriture par la voix. L'une écrit des livres, l'autre écrit le vivre...

Je m'allonge sur la terre de sable, je pose mon corps à

plat sur le ventre de sable pensant, je désépare mon existence verticale de ma vie horizontale, mon âme d'en haut descend lentement en s'enfonçant dans la chaleur, à la même lenteur tranquille traverse les mers jusqu'à l'atterrissage, et je rejoins. L'été rassemble. L'été est ET.

La forme de l'été est une coupe pleine d'eau sèche et brûlante. Mon âme extérieure revient à ma terre, en été. Mon âme rentre.

...L'été écoute fort. *Est* écoute...

...L'écoute est faite d'une tranquillité brûlante ; c'est celle d'Angela attentive : celle de la déesse dont les oreilles sont des divinités qui ne dorment jamais toutes ensemble et dont l'éveil est si tranquille qu'elles laissent retentir les différents sans-bruits des silences... J'écoute avec mon corps. Je pose l'oreille sur la poitrine d'aire de l'été. Je sens la fraîcheur du secret de l'été : le propre de l'extrême chaleur est de porter en son sein une extrême fraîcheur J'écoute...

Et maintenant déjà j'entends dans mes vertèbres le pas sans poids des questions que ma fraîcheur et mon ignorance natale attirent.

Oh venez, venez, je nais vers vous, je suis intéressante, je suis encore très préhistorique ! À l'appel de la fraîcheur, des troupeaux se pressent aux portes. J'écoute le pas d'étoile des questions... Elles se pressent dans un tiède désordre qui m'excite le cerveau et m'afemme la tête et m'afrole. Oh venez et que j'aïlle à vous ! Je suis dans l'état d'une femme pleine qui a déjà et pas encore le monde. Elles arrivent à pas de femme. L'été s'écoule. Le lait de l'été. Ah ! j'ai envie, envie. Dire que tout à l'heure, je vais voir leurs visages, mes inconnues et je ne les reconnaîtrai pas, et je saurai, à leur sourire, si brillant, si illisible que ce sont elles...

Une telle ignorance, c'est déjà le printemps !!... Ah j'ai hâte, j'ai mal de hâte, j'ai joie de hâte de me mettre au travail ! J'ai la gaie ignorance... Et maintenant, je ne sais plus rien. Je sais seulement : ce sera une joie. Chants !

Maintenant je me repose. Je mange une noix qui a attendu ce jour. Je suis prête. » (p. 212)



© Kareen Didier. *Femme à la lune*, sculpture terre, Paris, 208



©Catherine Bendayan. *Medersa Bouanania*, Fès, Maroc, 2007

Les femmes et leur Dieu en moi

Dieu ne m'habite pas.

Dieu n'habite pas l'école de mon père.

Dieu n'habite pas la maison de ma mère.

Une enfance sans Dieu, mais avec un maître,

la Raison et la devise révolutionnaire de 1789.

Les mêmes valeurs mises en avant par ma mère,

le Dieu de ~~sa~~ mère chrétienne, par mon père,

le Dieu de sa mère musulmane :

Justice et Tolérance.

Pour moi, contraintes éthiques, sacrés.

Sans Dieu, ni dogme, ni rite.

Une croyance indéfectible dans ces valeurs.

La question que je me pose.

Pourquoi dans mes livres, les femmes d'une
rite à l'autre invoquent le Dieu des femmes
du peuple de mon père ? Pourquoi elles prient
dans la langue du Coran ? Pourquoi j'impose
obstinément à la scène littéraire française

des femmes musulmanes illettrées que le Dieu
de l'islam accompagne simplement du premier
jour au jour derniers ?

Les femmes que je ne connais pas.
C'est comme si j'avais fait avec elles les gestes de la
croissance dans le Dieu unique

Comme si j'avais ri et pleuré dans leurs cuisines
pleurées de rouffe et de vent
Comme si j'avais accompli les fests de la maison
depuis l'aube jusqu'à la nuit, dans la même
cour, derrière les mêmes linges de poubres, appelant
à l'aide le Très Haut, le Tout Puissant par des
choses minuscules et terribles

Comme si je tenais l'enfant nouveau-né dans
les mêmes murmures sacrés, les mêmes lèvres des
profanes et les fiers

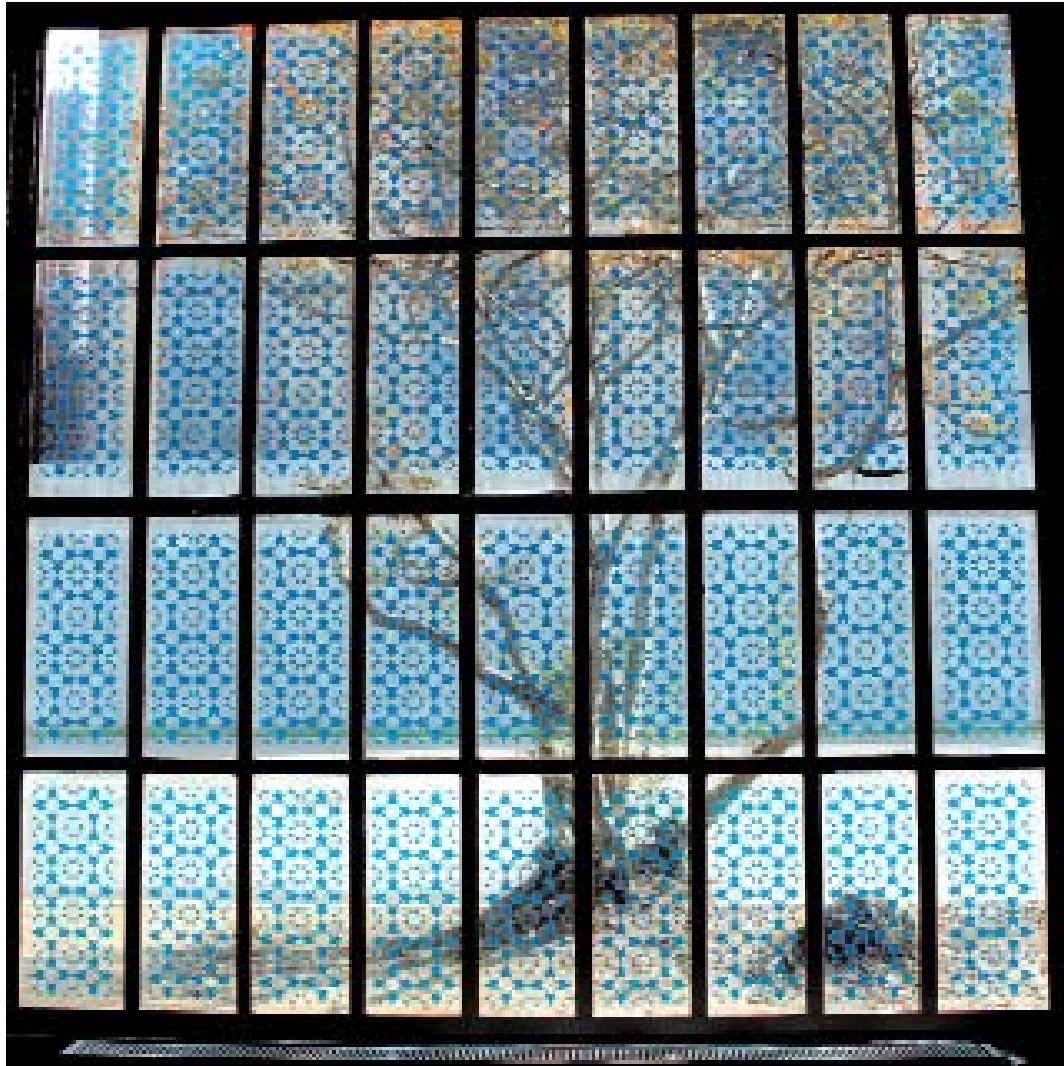
Comme si j'entendais les mêmes voix bienfaisantes
malfaisantes, licites illicites

Comme si j'avais, plié, tissé par une aïeule, dans
un coffre que je ne possède pas, le linceul de ma mort.

Les femmes de mon jéré sont en dedans de
moi, avec leur Dieu et ses saints marabouts,
avec leurs prières ferventes.

D'où vient-il, ce miracle de la transfiguration ?

Leïla Sebbar
Paris, Mars 2008



© Samta Benyahia. *Détail d'une installation de l'exposition "Mahrem"*,
Santralistanbul, Turquie 2007



© Samta Benyiyia. *Détail de l'installation "Facing the Stars",*
Biennale de Shenzhen, Chine, 2006

Là où le poète...

Marie-Ange Sebasti

Pour écrire un poème, il y a un chemin à parcourir, un tunnel à franchir ou un pont à passer, et peut-être même un océan ou des strates de cumulo-nimbus à traverser, un pays à trouver. Et ce pays-là, après les affres du voyage, se révèle rarement comme un lieu de repos, même s'il s'apparente au territoire d'un rêve éveillé. Sera-t-il une plage, une prairie, un jardin plein de rires d'enfants, ou plutôt un désert, une forêt obscure, un ciel chargé d'orages et d'éclairs ? Apportera-t-il un répit ou plutôt un essoufflement, une fatigue semblable à celle qui nous saisit quand nous essayons de parler aux morts ?

Pour entamer cette aventure, que la moindre distraction met en péril, pour la poursuivre courageusement, le souffle peut se révéler trop court. Et l'on s'arrête, dans le doute, à mi-parcours, hésitant entre le dépit et la supplication, regardant alentour s'il y a un horizon, un puits, un voyageur.

Mais que ce pays soit maquis ou verger, rivage ou sommet, ne vais-je pas réaliser, alors que je viens de le rejoindre à perdre haleine, qu'il était là, en moi, que je suis sans doute moi-même aussi ce pays-là en même temps que ses frontières,

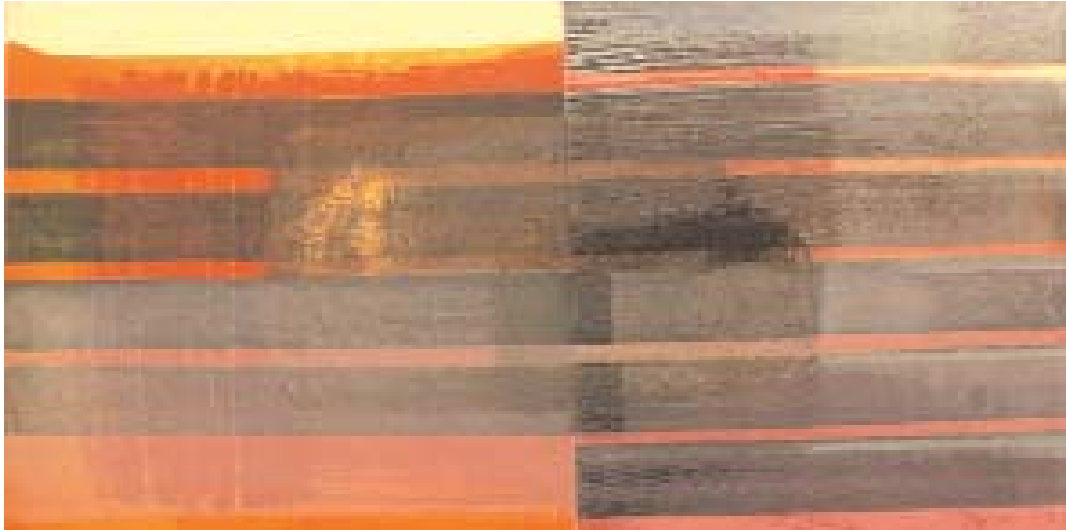
pays habité ou à l'abandon, lieu à la fois familier et étrange à conquérir, à questionner, à exalter peut-être ? Et cette évidence déroute et comble à la fois.

C'est un nouveau souffle qui se lève alors, celui que toute mère transmet dans la jubilation et le halètement depuis la nuit des temps à chaque naissance, elle qui rejoint alors dans une phase vitale aiguë, un nouveau lieu, et qu'un nouveau lieu habite. Qu'elle ait ou non donné le jour, la femme peut ressentir intimement dans l'acte d'écriture les douleurs et les beautés de l'enfantement, un accord même fugitif avec le cosmos et l'humanité, la possibilité, la réalité immédiate de ce dialogue naturel et déconcertant avec le divin dont témoignent les grands textes sacrés.

En ce lieu, qui ne se mesure pas, il n'y a ni géomètre, ni exégète, ni théologien. Si on le trouve souvent escarpé et ténébreux, il arrive parfois qu'une voix, un jour lumineux, nous rejoigne et nous interpelle tandis que nous rions, auprès des fontaines, avec les porteuses d'eau.



©Ola Abdallah. Pérou, Août 2006



©Ola Abdallah. Série *Corsica*, 2007



©Ola Abdallah. Série *Corsica*, 2007



©Ola Abdallah. Série *Corsica*, 2007